

PASCAL, JANI. *La Belle Jarretière verte, conte initiatique suivi d'une analyse symbolique*. Montréal, Planète rebelle, « Regards », 2014, 170 p. ISBN 978-2-924174-16-6

Bertrand Bergeron

Volume 14, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037483ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037483ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, B. (2016). Review of [PASCAL, JANI. *La Belle Jarretière verte, conte initiatique suivi d'une analyse symbolique*. Montréal, Planète rebelle, « Regards », 2014, 170 p. ISBN 978-2-924174-16-6]. *Rabaska*, 14, 269–272. <https://doi.org/10.7202/1037483ar>

rêves, les projets, dans tout ce qui fait que des individus rassemblés dans un même lieu forment un corps social avec ses misères et ses grandeurs ? Seul un imaginaire commun est en mesure de garantir l'intégrité et la cohésion du tissu social. Parent trouverait là l'occasion idéale de donner la parole aux petits, aux obscurs et aux sans-grades. Ce faisant, nous pourrions apprendre ce que le Québec silencieux pense du Québec tranquille.

Ce n'était, bien sûr, pas le propos de l'auteur, mais ce pourrait être une suite de cet essai méticuleux et dense sans pourtant être aride. La réussite d'*Un Québec invisible* remettra sûrement à l'honneur la démarche ethnographique, fût-elle au service de la sociologie. Sociologie, anthropologie, ethnologie sont des savoirs complémentaires obsédés par leur sujet et influencés par lui. Parent, dans un geste à haute portée pédagogique, a eu l'heureuse initiative de mettre à notre disposition ses outils de recherche, notamment ses questionnaires d'enquête.

À la fin, on se convainc que le vrai « mystère de Québec » n'en est pas un. C'est une fabrication des médias qui n'aiment jamais tant étiqueter les situations complexes pour faciliter leur consommation rapide. C'est le propre du prêt-à-penser que de dispenser de penser.

Après la dernière campagne électorale fédérale, David Desjardins signait une chronique dans *Le Devoir* du 24 octobre 2015 dans laquelle il concluait : « Les électeurs de Québec, de la Rive-Sud ou de la Beauce n'ont rien de mystérieux. Ils ont simplement cessé de s'excuser d'être tout ce qu'on attend de nous ». Comment être soi-même à travers les attentes des autres ?

BERTRAND BERGERON

Sant-Bruno en Lac-Saint-Jean

PASCAL, JANI. *La Belle Jarretière verte, conte initiatique suivi d'une analyse symbolique*. Montréal, Planète rebelle, « Regards », 2014, 170 p. ISBN 978-2-924174-16-6.

« À 80 ans, j'ai encore la passion des contes » (p. 11), confesse avec candeur Jani Pascal dans son « Manifeste des contes populaires », bilan d'une longue et fructueuse carrière de conteuse.

Sa manière de raconter se démarque radicalement des joyeux menteurs qui se produisent sur la scène narrative devant public. Jani Pascal puise dans le répertoire traditionnel, repère un conte qui sied à son imagination et le réécrit en le versifiant. Formule exigeante, car la conteuse doit mémoriser son récit mot à mot au lieu de ne retenir qu'un canevas sur lequel broder en dentellière de mots. Là où le conteur traditionnel peut pallier les défaillances de sa mémoire par la formule rituelle : « J'ai oublié de vous dire... », le trou

de mémoire, pour Jani Pascal, est aussi tragique que la rupture du fil d'acier pour le funambule.

Pour « ce trente-septième conte de [sa] composition » (p. 11), la conteuse révèle à ses lecteurs sa démarche d'écrivaine : « hésitation quant au mot juste, [...] la façon de le dire pour que la voix le valorise » (*ibid.*), ce qui explique en partie le recours à la rime. « En somme, j'ai rédigé mes contes / pour qu'ils soient lus à haute voix » (p. 14), résume-t-elle. Toutefois, Jani Pascal admet avec ingénuité que la rime est souvent « ratoureuse », qu'elle « surprend la logique », qu'elle « déstabilise l'attention par son manque de conformité » (p. 15) vis-à-vis les règles, ce qui, dans ce dernier cas, pourrait nuire à sa narration : le conte instaure un univers fragile, parallèle au monde familier et quotidien des auditeurs. La moindre défaillance de l'attention pourrait en ruiner l'édifice, le faire éclater comme une bulle de savon. Les univers échafaudés à grand renfort de mots sont des réalités immatérielles que la distraction renvoie au néant.

Quoi qu'il en soit, Jani Pascal éprouve un double plaisir à raconter : celui des mots qu'on apprécie en bouche comme un vin capiteux et celui du récit qui captive. On lui reprocherait de bouder son plaisir.

Ce trente-septième conte, soit *La Belle Jarretière verte* (conte-type 313), est présenté de deux manières : d'abord le récit lui-même amputé de son prolongement (la fuite magique) et sa reprise annotée. Auparavant, dans une préface poético-psychanalytique, le philosophe et psychanalyste Claude Brodeur associe le conte au rêve individuel et collectif. Le rêveur se raconte une histoire. Mais est-ce bien un conte ou n'en épouse-t-il que les procédés ? Les sociétés se racontent, elles aussi, des histoires, mais elles le font surtout dans les mythes qui cristallisent leurs valeurs et leur rapport au monde. Les auditeurs d'un conte font-ils un rêve commun ou adaptent-ils un rêve dit par un rêveur éveillé pour l'infléchir à leur univers mental propre, de sorte que le même conte se fragmente en autant de récits qu'il y a d'auditeurs ? Brodeur glisse sur ces questions essentielles.

Les familiers de l'œuvre de Jani Pascal retrouveront avec plaisir sa manière bien à elle de raconter : guidée par le canevas traditionnel, elle parcourt la trame narrative en suivant le chemin des écoliers, cédant à l'envi aux sirènes de la rime « ratoureuse » (vers 559-561 : « Au premier coup de cognée / voilà sa hache fracassée / comme de la fricassée ! »). Inutile de nous attarder dans cette partie qui se retrouve intégralement dans la seconde, chaque vers étant numéroté comme autant de versets d'un texte sacré. Ce procédé soutient le commentaire qui s'y associe.

Dans son analyse symbolique, Jani Pascal adhère à l'école jungienne dont les pièces maîtresses sont l'inconscient collectif et les archétypes qui

en incarnent les modalités. En cela, elle suit méticuleusement les brisées de Bruno Bettelheim et de Marie-Louise von Franz. Elle voit dans le conte le déroulement d'un rite initiatique grâce auquel le héros rompt avec son enfance et chemine dans le monde de la maturité en apprivoisant progressivement sa sexualité. Les principaux personnages du conte sont parfois considérés comme des avatars du protagoniste, des matérialisations de ses peurs, de ses angoisses, de ses victoires sur lui-même. Le but de ces récits d'apprentissage est d'en faire un adulte accompli.

Si on suit attentivement le commentaire, le conte évolue dans un univers métaphorique parce que cette forme d'expression est immédiatement accessible à l'inconscient des auditeurs et leur parle directement, de sorte que, croyant assister à la narration d'un récit divertissant, les auditeurs reçoivent un enseignement subliminal qui influera sur le cours de leur vie.

Pour ceux qui sont au fait des principales notions de la psychanalyse, la démarche de Jani Pascal est limpide. Encore faut-il tenir compte que, commentant *La Belle Jarretière verte*, l'auteure se commente elle-même en raison de sa « composition ». De plus, la volonté de trouver une explication au moindre passage, même à ceux qui servent d'outil de transition, pousse l'auteure à passer insensiblement du commentaire symbolique au décryptage, et de celui-ci à la traduction. Ce faisant, le propos devient arbitraire au grand dam du lecteur qui n'arrive pas à trouver de lien logique, à moins, bien sûr, que ce dernier fasse preuve de cécité verbale, ce qu'on ne saurait écarter. Ainsi les vers 255-256 : « – Il me manque une jarretière ! [dit la Belle Jarretière verte.] / Ne l'avez-vous pas trouvée ? », sont traduits par : « Réplique que Ti-Jean pourrait traduire par : “Tiens, la fille a ses règles.” [p. 95] ». Ou encore dans les vers 261-263 : « – Chut ! Parlez tout bas. / Je n'aimerais pas / que vos sœurs me voient », l'auteure constate que « Ti-Jean n'est pas prêt à ce que la société sache qu'il est pubère » [p. 96].

On serait déconcerté à moins. Concédon, cependant, que Jani Pascal est parfaitement dans son droit d'interpréter ce qu'elle a écrit comme elle l'entend. Encore faudrait-il qu'elle nous tende quelques perches. En voulant bien faire, il arrive qu'on en fasse trop. Elle a scruté en profondeur le sens de ses tournures de phrase alors qu'elle aurait dû se concentrer sur les motifs et leurs enchaînements. On se défend mal de considérer ces réflexions comme des notes de lecture jetées dans la marge d'un texte. Toutes ne sont pas destinées à être partagées.

En somme, ce qu'il faut surtout retenir de ce livre, c'est l'amour inconditionnel que voue Jani Pascal au conte traditionnel. Sa vie en est illuminée. Et ce feu qui incendie son imagination, elle n'a de cesse de le communiquer à ses auditeurs et à ses lecteurs. Elle ne se prétend pas non plus une spécialiste

du conte; elle s'en fait une fervente propagandiste. Quand elle raconte, elle souhaite partager ce sentiment de bien-être psychologique que lui procure cet univers narratif. Ce qui a marqué et marquera les esprits, c'est sa passion inassouissable. Parmi les milliers d'auditeurs qui ont entendu sa voix, combien sont retournés rassérénés à leurs tâches quotidiennes ? La plupart, croyons-nous. Pour eux et pour elle, le conte aura été l'occasion d'une rencontre heureuse.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

POMERLEAU, JEANNE. *Saints et fêtes du jour au Canada français*. Québec, Les Éditions GID, 2014, 999 p. ISBN 978-2-89634-195-5.

Voici le treizième titre que publie Jeanne Pomerleau, passionnée jusqu'ici par les petits métiers exercés autrefois au Canada français. Parmi eux : *Le Montreur d'ours* (1988), *Les Chercheurs d'or. Des Canadiens français épris de richesse et d'aventure* (1996), *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850-1960* (1997), et plus récemment, en 2003 aux Éditions GID, une trilogie consacrée aux métiers des campagnes : *Des métiers pour le voisinage* ; *Des métiers pour le corps* ; *Des métiers pour l'âme*. Après ce dernier sujet, n'était-il pas logique pour elle de tourner son regard vers le patrimoine religieux immatériel ?

L'ouvrage que Jeanne Pomerleau nous présente aujourd'hui découle de son intérêt pour les images de piété populaire qu'elle collectionne depuis plusieurs années, ce que souligne son éditeur Serge Lambert dans le portrait qu'il lui consacrait récemment dans nos pages : « on peut imaginer le temps qu'elle a mis et les contacts qu'elle a établis pour rassembler sa collection de quelque dix mille petites images dévotes constituant une galerie de saints et de saintes associés aux pratiques de la religion populaire⁵ ». On peut aussi imaginer que le temps mis à rassembler, observer, étudier et comprendre cette imagerie de la sainteté catholique l'aura aussi amenée à voir que ce petit monde accompagnait jour après jour la vie quotidienne des habitants de l'ancienne « *priest ridden province* » et que par conséquent c'était le calendrier lui-même qui devait structurer sa recherche.

Cette brique, qui fait près de mille pages, se présente comme un catalogue raisonné des saints, des saintes et de leurs gestes disposés dans l'ordre du calendrier « selon le jour de leur mort, considérant ce jour comme étant celui

5. Serge Lambert, « Jeanne Pomerleau. Profession : faire connaître les métiers d'autrefois », *Rabaska*, vol. 11, 2013, p. 125-133. En 2014, Jeanne Pomerleau a fait don de sa collection au Musée de la mémoire vivante de Saint-Jean-Port-Joli. La collection a reçu la cote 2014-11 et compte près de 6 000 documents, plutôt que 10 000.